






République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Université Abdelhafid Boussouf-Mila

Faculté des lettres et des langues
Département des lettres et des langues étrangères –français-

-  Niveau : Master I / SDL
-  Matière : Lexico-sémantique
-  Enseignant : Dr. AZZOUZI. Tarek
-  Semestre : 2
-  **COURS**

Année universitaire : 20025/2026

COURS :14 -Prototype et catégorisation

+ Objectifs d'enseignement:

- Comprendre la notion de **prototype** et identifier les éléments les plus représentatifs d'une catégorie.
- Expliquer le processus de **catégorisation** dans le fonctionnement du lexique.
- Distinguer une catégorisation fondée sur des critères stricts d'une catégorisation graduelle (par degrés de ressemblance).
- Analyser des exemples concrets montrant la variabilité des catégories (cas typiques vs cas marginaux).
- Mettre en relation ces notions avec l'usage réel de la langue et l'interprétation du sens.

I. Le Passage à l'approche cognitive

Aujourd'hui, quand on parle de lexico-sémantique, on ne se limite plus à une définition figée des mots. La linguistique cognitive a changé un peu la manière de voir les choses : le sens n'est plus juste une description stable, c'est plutôt une organisation graduelle. Autrement dit, un mot n'a pas un seul sens rigide dans le dictionnaire, mais plusieurs nuances selon les usages, les contextes et la culture.

Par exemple, le mot oiseau ne se réduit pas à « un animal qui vole et a des plumes ». Selon le contexte, un moineau, une autruche ou un pingouin vont évoquer des idées différentes. La lexico-sémantique cognitive s'intéresse à ces différences de représentativité, à comment certains exemples sont plus typiques et d'autres plus marginaux.

II. La théorie du prototype

1. Origine

La fameuse théorie du prototype vient des travaux de Eleanor Rosch dans les années 1970. Elle a montré que, pour nous, les catégories ne sont pas définies par des critères stricts et absolus. Par exemple, pour savoir si quelque chose est un oiseau, on ne cherche pas une checklist avec toutes les caractéristiques. Au lieu de ça, notre cerveau se fie à des exemples typiques qu'il a en tête, un peu comme des « modèles » ou des « prototypes ».

2. Principe

Le principe est simple : **une catégorie lexicale**, comme oiseau, n'est pas une boîte rigide. Elle a plutôt :

Un centre, qui correspond aux exemples typiques (ce qu'on imagine spontanément quand on pense à la catégorie).

Une périphérie, où se trouvent les exemples moins représentatifs ou un peu marginaux.

Exemple :

Moineau → dans la tête de la plupart des gens, c'est l'oiseau classique, facile à reconnaître.

Autruche → elle appartient à la catégorie, mais elle est loin du prototype : elle ne vole pas, elle est énorme...

On comprend donc que certaines notions sont plus centrales, d'autres plus éloignées, et c'est notre cerveau qui fait cette distinction automatiquement.

3. Représentation

On peut considérer la catégorie comme un noyau central, avec autour des extensions radiales qui représentent les exemples moins typiques. Entre le centre et la périphérie, il y a des zones de transition, où certains éléments sont parfois considérés comme appartenant à la catégorie selon le **contexte**.

Pour oiseau :

Autruche

/

Pingouin

/

Moineau — Colibri — Canari

Ici, le noyau central serait moineau, colibri, canari. Les extensions radiales, plus périphériques, incluent pingouin, autruche, et tout le reste. Ce schéma montre que le sens n'est pas noir ou blanc, mais graduel et flexible.

4. Conséquences pour la lexicographie

Cette approche a changé un peu la manière de rédiger les dictionnaires. Avant, les définitions étaient très essentialistes : on donnait les caractéristiques strictes et suffisantes d'un mot. Aujourd'hui, ce n'est plus suffisant. Une définition lexicographique doit tenir compte de plusieurs choses :

Les usages dominants, c'est-à-dire ce que les gens utilisent le plus souvent.

Le contexte culturel, parce que certains mots ont des nuances selon les sociétés ou les régions.

Les variations discursives, c'est-à-dire comment le mot peut changer de sens selon le type de texte ou la situation. Autrement dit, un dictionnaire moderne ne peut plus se contenter d'une seule définition figée. Il doit refléter la diversité des représentations mentales, les prototypes et la flexibilité du sens.

En somme, la théorie du prototype nous dit :

- ✓ Les mots ne sont pas rigides, ils ont des exemples typiques et des exemples moins typiques.
- ✓ Le sens est graduel, pas juste tout ou rien.
- ✓ Les dictionnaires doivent montrer cette diversité pour être vraiment utiles.
- ✓ Et surtout, cette approche rend l'étude des mots beaucoup plus proche de notre manière naturelle de penser et de classer les choses dans la tête.

III. La catégorisation

1. Processus cognitif

Quand on parle de catégorisation, on parle tout simplement de la manière dont notre cerveau regroupe des choses similaires. C'est un réflexe qu'on a tous : dès qu'on voit des objets, des animaux ou même des idées, notre esprit cherche à les classer, à les mettre dans des cases selon ce qui ressemble à quoi.

Mais attention, ce n'est pas juste mécanique. Plusieurs facteurs entrent en jeu :

L'expérience personnelle : ce qu'on a déjà vu, touché ou appris influence nos catégories. Par exemple, quelqu'un qui a grandi à la campagne classera les oiseaux différemment d'une personne qui a toujours vécu en ville.

La culture : chaque société a ses propres façons de ranger le monde. Ce qui est normal ou évident pour une culture peut paraître bizarre pour une autre.

L'environnement linguistique : la langue que l'on parle influence comment on voit les catégories. Certaines langues distinguent plus de nuances dans les couleurs, les parents ou les types de nourriture que d'autres.

Bref, catégoriser, c'est un processus cognitif, mais c'est aussi social et linguistique. Ce n'est jamais neutre ; ça dépend de ce que nous avons en tête et du contexte dans lequel on vit.

2. Catégories naturelles et culturelles

Toutes les catégories ne se valent pas. Certaines semblent presque universelles : ce sont les catégories naturelles. Par exemple, les couleurs de base — rouge, bleu, vert, noir, blanc — apparaissent dans presque toutes les cultures. On les reconnaît tous facilement, et elles servent de repères stables.

Mais beaucoup de catégories sont culturellement construites. Là, on se rend compte que notre façon de ranger le monde dépend de notre culture et de notre langue :

Les types de parenté : certaines langues font la distinction entre cousins selon le sexe ou l'âge des parents, d'autres non. Ce n'est pas universel, ça dépend de la société.

Les classifications culinaires : par exemple, ce qui est un dessert dans un pays peut être une collation ou même un plat principal ailleurs. La manière de nommer et de classer la nourriture change selon les traditions.

En gros, certaines catégories viennent du monde tel qu'il est (naturelles), et d'autres viennent de notre façon de voir et d'organiser le monde (culturelles).

3. Espaces intermédiaires

Les catégories ne sont jamais nettes à 100 %. Elles ont des limites graduelles : certains éléments sont clairement dedans ou dehors, mais beaucoup se situent entre les deux. Il y a aussi des zones d'indétermination, où on se demande vraiment si quelque chose appartient à la catégorie ou pas.

Exemple : la tomate.

Scientifiquement, c'est un fruit, parce qu'elle vient de la fleur et contient des graines.

En cuisine, c'est un légume, parce qu'on l'utilise dans les plats salés plutôt que dans les desserts.

Donc, selon le contexte — scientifique ou culinaire — la classification change. C'est exactement ce que montre la théorie du prototype : certaines entités sont au centre de la catégorie, d'autres à la périphérie, et certaines sont carrément ambiguës.

4. Approche analytique

Il y a quelques questions intéressantes à se poser quand on parle de catégorisation :

Est-ce que les catégories linguistiques reflètent la réalité telle qu'elle est, ou est-ce qu'elles organisent notre perception du monde ? Par exemple, les langues qui n'ont qu'un mot pour « neige » ou « riz » ne voient pas forcément la même réalité que celles qui ont des dizaines de nuances.

Comment la culture et le contexte modifient-ils les prototypes ? Ce qui est considéré comme un exemple typique d'oiseau pour un Français (moineau, colibri) peut ne pas être le prototype dans d'autres sociétés.

En clair, catégoriser, ce n'est pas juste mettre les choses dans des cases, c'est comprendre comment notre cerveau et notre culture donnent du sens au monde.

IV. contextualisation

Si on prend un peu de recul, la théorie du prototype et l'étude de la catégorisation déplacent notre regard sur le lexique. Avant, on regardait surtout le lexique de manière structurale : les mots étaient des entités fixes, reliées par des règles strictes (synonymie, antonymie, hyperonymie...).

Aujourd'hui, avec l'approche cognitive :

On voit le lexique comme lié à la cognition, c'est-à-dire à notre manière de penser et de classer le monde.

On prend en compte l'expérience, car ce que nous avons vécu influence nos catégories et prototypes.

On regarde l'usage, parce que le sens des mots n'est jamais figé : il évolue selon les contextes, les cultures, et les pratiques linguistiques.

En combinant ces aspects, la théorie du prototype et la catégorisation complètent l'approche structurale. Là où le premier cours montrait des relations fixes entre mots, cette approche introduit une dimension graduelle et dynamique : les mots ont des centres et des périphéries, des frontières floues, et des sens qui peuvent bouger selon la culture et l'usage.

Plus précisément :

Quand on lit un texte, on ne cherche plus seulement « est-ce que ce mot est un oiseau ? », mais « à quel point ce mot correspond au prototype dans ce contexte ? »

Quand on rédige un dictionnaire ou une description lexicale, on ne peut plus se contenter d'une définition figée. Il faut tenir compte des usages dominants, des variations culturelles et des contextes discursifs.

Bref, cette perspective cognitive rend l'étude des mots plus proche de la manière dont notre cerveau fonctionne réellement. Elle montre que le sens est flottant, flexible et contextuel, mais qu'il garde quand même une structure grâce aux prototypes et aux catégories.

En somme, passer de l'approche structurale à l'approche cognitive, c'est passer de cases rigides à des zones graduelles, de mots figés à des sens nuancés, et de définitions abstraites à des représentations mentales ancrées dans l'expérience quotidienne.

□ Bibliographie indicative

- Georges Kleiber (1990). La sémantique du prototype. Paris : PUF.
- Georges Kleiber (1999). Problèmes de sémantique. Paris : Presses Universitaires du Septentrion.
- François Rastier (1987). Sémantique interprétative. Paris : PUF.
- Dirk Geeraerts (1997). Diachronic Prototype Semantics. Oxford : Oxford University Press. (ouvrage disponible et largement discuté dans l'espace francophone)
- Bernard Victorri & Catherine Fuchs (1996). La polysémie : construction dynamique du sens. Paris : Hermès.
- Jean-Pierre Desclés (1990). Langages et cognition : le rôle des catégories. Paris : Hermès.